

GINA PELLÓN
Peintures et poèmes

présentés par José Pierre



Gina Pellón, *La Foule*, 1985
130 × 97 cm. Photographie André Morain

Ébauche d'un portrait de Gina Pellón

«Gina Pellón nous raconte l'histoire des derniers rêveurs. Ils marchent sur l'eau sans embarras, se croisent sans se reconnaître, changent d'identité pour mieux échapper à la perspicacité des fleurs, se développent au hasard des terrains vagues et des chantiers de démolition. Si la Riviera les enroue, ils voient sans étonnement leurs orteils devenir trèfles à quatre feuilles, diplomates avisés, petits lapins roux, tickets de métro, romans à épisodes. En leur honneur les hirondelles, rapides comme des regards, griffent la buée des vitres pour annoncer aux jeunes filles le retour du mimosa.»

C'est en ces termes que, début 1964, je présentais la peinture de Gina Pellón. La jeune Cubaine, née en 1926 à Cienfuegos, était arrivée à Paris en 1958, accompagnant son époux Joaquín Ferrer, peintre lui-même, dont elle se séparera bientôt. Introduite dans le groupe surréaliste par son compatriote Jorge Camacho, elle y fut un témoin muet mais attentif, qui a laissé des habitués du café *A la promenade de Vénus* une étonnante galerie de portraits, où ne manque guère et curieusement que le seul André Breton, disparu avant que Gina Pellón, sans doute intimidée, ne se soit décidée à fixer ses traits sur le papier.

Déjà à ce moment s'amorçait dans sa peinture une singulière évolution, qui allait s'accroître au cours des années soixante-dix pour aboutir, dans les années quatre-vingts et les suivantes, à un plein épanouissement. Parmi ses aînés, ceux qui lui prêtèrent tout particulièrement attention, outre le sculpteur Agustín Cárdenas, se nommaient Wifredo Lam, Matta, Asger Jorn. Et il semblerait que l'exemple du dernier nommé l'ait encouragée à passer d'une œuvre allusive et presque hermétique, baignée dans une sorte de brume colorée, à une œuvre au contraire extrêmement haute en couleurs, le fil conducteur qui relie ces phases successives se découvrant dans une constante inventivité graphique. En fait, Gina Pellón se réclame d'exemples plus secrets: les poupées *kachina* des Indiens Hopi, les poupées de chiffons que l'on trouve dans les tombes péruviennes des XIV^e et XV^e siècles, enfin l'œuvre hautement inspirée d'Aloïse, sans nul doute, avec celle de Wölfl, la plus noble manifestation de l'art schizophrénique.

Pour l'essentiel, les peintures récentes de Gina Pellón tournent autour de l'image de la femme, une image ouvertement fantasmée, excessive, je dirais même tonitruante, où l'attitude de célébration apparaît presque indissoluble de la caricature et en tout cas magnifiquement servie par une palette à tout casser.

José Pierre

Luz de madrugada

*Fíngida estrella de biblia tuya, donde el camino
máquina rota, tiempo pesado nadie lo tiene sobre-contado
cobija siempre la sabia reina
casa de fuga, hule perdido
camina quieto todo despacio
sembrad lo hondo mano de raso
raso ferviente te encuentro solo, solo cuajado
cama vacia, cama de cuna
sobre tu cuerpo sacas la boda
verde gusano, flor de quejido, muerte certera sobre la almohada
vacío negro, bocas abiertas
panes vacíos de carcajadas.*

Lluvia

*caricia fértil de áridas tierras
guerras de insectos, vientres repletos de flores llenas
secas y sabias*

*Saberlo todo, sentirse hueco por la llanura
tener el vicio de la fatiga
el hambre llena las olas muertas
siempre estar triste cantando al viento
cáddaver vivo, rojo cenizo de tumbas frescas
Lámpara eterna para tu vida.*

Lumière du petit matin

Étoile qui simules les croyances,
Chemin destructeur de toutes les machines,
Temps écoulé qui n'en finis pas de compter et de recompter,
Ne cesse pas de protéger la connaissance rayonnante.
Maison en fuite,
Bâche usée,
Passe tranquillement ton chemin,
Sème au plus profond
D'une main gantée de soie,
Soie pleine de fierté,
Aujourd'hui détruite et solitaire.
Lit rempli de néant,
Lit de toutes les naissances,
Délivre-toi de l'illusion des noces.
Chenille verte,
Fleur de lamentations,
Mort garantie sur l'oreiller,
Vide noir et bouche ouverte,
Pain farci d'éclats de rires.
Pluie,
Caresse qui féconde l'aridité des terres,
Guerres que se livrent les insectes,
Ventres éclatés en gerbes de fleurs
Sèches et savantes.

Tu connais tout cela maintenant,
Le sentiment du vide tel qu'on l'éprouve au creux des plaines,
Le vice de la fatigue,
La faim qui gonfle les vagues mortes
Et la tristesse de toujours chanter dans le vent,
Cadavre vif,
Cendre rouge répandue sur les tombes fraîches,
Lampe éternelle de ta vie.



Gina Pellón, *Méthode mécanique sous forme de papillon*,
1976. 130 × 97 cm. Coll. privée, Norvège



Gina Pellón, *La Dame au chapeau*, 1988.
162 x 130 cm. Photographie André Morain



Gina Pellón, *Donne moi la main, destin*, 1984.
116 × 89 cm. Photographie André Morain



Gina Pellón, *Strip-tease moral*, 1991.
146 x 114 cm. Photographie Christophe Laurentin

La noche de los hombres solos

*Gente en los pasillos
Pasillos estrechos envueltos de humo*

*Pasar las fronteras bajo los abrigos
Repartiendo siempre papeles mojados*

*Trenes que se unen buscando el olvido
Ciudades sin pelos
Ronda de los lunes
y tu no apareces*

*Deslizar los mares sobre los caminos
Países tranquilos
Tápices de arena bordados de sombras
Gente en los pasillos
nadie se comprende*

*Hombres de colores, razas que se mezclan bajo la mirada
Guardianes, aduanas
detener la hora
Cambiar las costumbres
mostrar los papeles*

*Flechas y señales, signos que se cambian en otros idiomas
Miedo de volverse
Pasos en el techo me dicen tu olvido
Cristales opacos de lágrimas tejen tus mentiras.*

La nuit des hommes seuls

La populace emplit les couloirs
Couloirs étroits noyés de fumée

Les frontières qu'on transporte à la sauvette sous son manteau
Sans cesser de distribuer des papiers humides

Des trains en quête de l'oubli fondus les uns dans les autres
Des villes chauves
La ronde lancinante des lundis
mais toi tu n'es toujours pas là

Si la marée haute pouvait gravir les chemins escarpés
Qui mènent à ces lieux tranquilles
Tapis de sable aux douces franges d'ombre
La populace emplit les couloirs
personne ne comprend personne

Hommes de toutes les couleurs
Races qui se mêlent sous le regard des gardiens de l'ordre
Douanes où
le temps suspend son vol
on est tenu de changer ses habitudes
et de montrer ses papiers

Flèches et panneaux indicateurs à traduire en toutes les langues
 La peur aussi de se retourner
 Le bruit de tes pas mesure toute la dimension de l'oubli
 Les cristaux opaques de tes larmes tricotent des mensonges.

Bajo tu ventana lo enterraron vivo

*Todos reunidos festejan la muerte
de quien sin saberlo se quedó dormido.
Nudos de cabellos le cubren el cuerpo
un espejo negro cuelga en sus espaldas.
Cortinas de mármol cubren las fronteras*

*Entre dos personas que estaban sentadas
pasó un toro abierto
arrastrando espuma, víseras y cuerdas*

*El hombre parado detras del armario, siguió su discurso
hablaba y hablaba
sacaba las copias que daba a los muertos
las letras caían y las recogían
las pegó de nuevo sobre los papeles
y seguía hablando.*

*Cambiaron los lunes por jueves
llenaron las torres de libros
cubrieron los muebles de historias
pasaron mensajes en clave, por hilos de seda.
Alguien trajo flores con olor a cera
Quedó la neblina húmeda de rosas, y de manos pardas.*

Sous ta fenêtre, on l'a enterré vif

Tous réunis fêtent la mort
De celui qui est resté endormi sans le savoir.
Des boucles de cheveux recouvraient son corps.
Entre ses épaules était pendu un miroir noir.
Des rideaux de marbre dissimulaient les frontières.

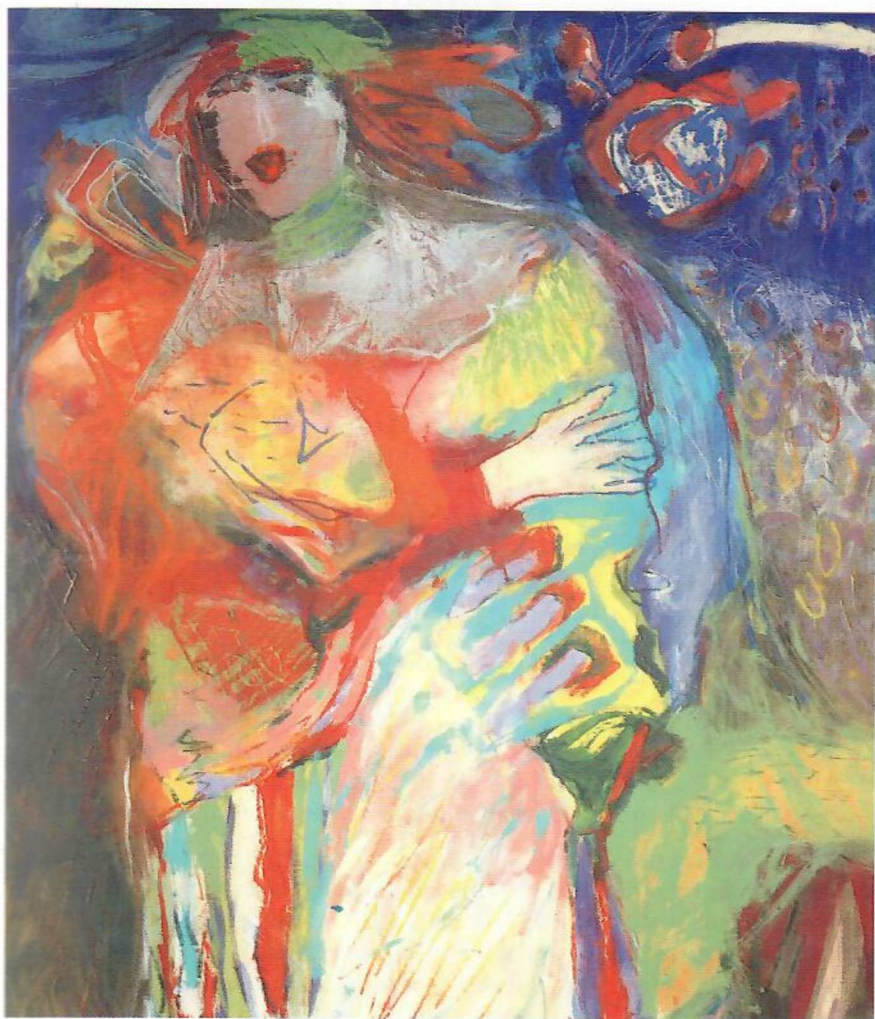
Entre ces deux-là qui étaient assis
Est passé un taureau éventré,
Répandant sur son passage de l'écume, des viscères et des cordes.

L'homme qui se tenait debout derrière l'armoire
Poursuivait inlassablement son discours
Dont il distribuait les copies aux morts.
Les lettres qui les composaient tombaient sur le sol,
Mais il les ramassait,
Les collait à nouveau sur son papier
Et continuait à parler.

Des lundis ils firent des jeudis,
Ils emplirent les tours de livres,
Recouvrirent les meubles d'histoire,
Envoyèrent sur des fils de soie
Des messages codés.

Quelqu'un apportait des fleurs à l'odeur de cire.
Il ne resta finalement qu'un brouillard de roses humides
Et de mains pâles.
Tous réunis fêtent la mort, etc.

Poèmes adaptés de l'espagnol par José Pierre avec le concours de l'auteur.



Gina Pellón, *Le ciel n'a pas de porte*, 1984.
195 x 114 cm. Photographie André Morain